

PASCALE JOYE

LA GRAVITÉ DES ÉTOILES



Lauréat
Littérature générale

Prix des 
ÉTOILES
— Librinova —

Pascale Joye

La Gravité des étoiles

© Pascale Joye, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-2720-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Du même auteur :

« Ce qu'il restera de nous », Librinova, 2019

À propos de « Ce qu'il restera de nous »...

"Si vous aimez des histoires d'ambiance, dont la beauté et la langueur des mots vous envoûtent, si vous aimez vous plonger dans une lecture à tel point que vous faites corps et âme avec les personnages, si vous avez envie de réfléchir à "ce qu'il restera de nous" une fois le grand pas franchi, alors n'hésitez pas, ce roman émouvant et solaire, tendre et sensible, intemporel et bouleversant est fait pour vous !" (blog "La vie en livres de Françoise")

"Un roman qui met en lumière toute la beauté du sentiment amoureux, d'une si grande intensité qu'il emporte tout sur son passage." (blog "Douceur de lire")

"C'est émouvant, joliment écrit, et on savoure les titres des chapitres, pensés avec poésie. Au gré des pages, on sent venir le drame, et on se prend tout de même à retenir sa respiration quand le dénouement est révélé." (Book Club du magazine Flair)

"Un premier roman pour l'auteure, ce qui est plus qu'impressionnant et spectaculaire. Une telle justesse d'écriture, une telle profondeur amenée avec autant de fluidité et de facilité... Je ne peux que mettre cinq étoiles à ce roman, qui fait dès à présent partie des coups de cœur de mes lectures de 2020." (Redmary sur Babelio)

"L'histoire aurait pu être banale mais la plume de l'auteure la transcende par sa finesse psychologique, sa sensibilité, sa fluidité, sa beauté simple et lumineuse. Les mots sont maîtrisés et les émotions affleurent, entre nostalgie et désir de vivre. » (blog « Voyage au fil des pages »)

PROLOGUE

Le jour semblait avoir renoncé à se lever sur la plage des Trépassés. Quelques éclosions lumineuses s'efforçaient pourtant de percer la masse gris sombre de la nuit de pluie qui s'achevait : des nuances orangées, rosâtres, jaune pâle, qui éclaircissaient à peine l'horizon morose.

Peut-être le dieu invisible qui se livrait à cet exercice quotidien venait-il de baisser les bras, incapable de faire face au spectacle qui l'attendait ce matin-là. Peut-être le corps était-il trop frêle, ou trop abîmé, ou trop solitaire, abandonné sous un ciel immense qui s'était soudain vidé de toute espérance.

Les vagues se faisaient douces et la mer elle-même retenait son souffle, honteuse d'avoir été la complice involontaire de cette ignominie. Au loin, l'orage mourant avait enfin cessé de gronder.

Assourdie la pulsation du monde, envolés les rires d'enfants, effacées les étreintes amoureuses qui avaient laissé leur empreinte fugace sur le sable indifférent. L'univers se moquait bien des déchirures humaines et pourtant, le jour avait des scrupules à se lever ce matin-là sur la plage des Trépassés.

CONSTANCE

Tout au long de ces années, j'ai souvent rêvé que je retournais à la *Rose des Sables*. Toujours seule dans ces songes nocturnes, brave comme je ne pouvais l'être à la lumière du jour, je m'éveillais au moment précis où j'arrivais devant la villa, incapable de franchir un pas de plus même dans le monde irréel de mon sommeil.

Le réveil était brutal, mélange de terreur et de soulagement. Les fragments du cauchemar s'attardaient encore un peu, puis finissaient par se dissiper alors même que les battements fous de mon cœur cherchaient l'apaisement.

Aujourd'hui, à cet endroit précis où mon rêve prenait fin, je sais que je franchirai la porte. Les lieux seront imprégnés du fantôme de celle que j'étais, sans nul doute, et les murs en auront gardé trace comme Manderley se souvenait de Rebecca. Des empreintes sombres, d'infinis échos venus masquer les heures glorieuses de l'enfance, et pourtant ils ne m'atteindront pas, ou si peu.

Les derniers rayons du soleil tentent de s'imposer dans le feuillage du grand érable, ignorant les branches déjà dénudées, posant des perles de lumière là où l'astre le peut encore. Je contemple la vigne rouge, agrippée à la façade comme les hommes s'accrochent à des amours perdues –un dernier flamboiement avant la fin. Du plus loin que je me souviens, j'ai toujours préféré les automnes et leur mélancolie d'ocres et de vermillons aux printemps arrogants et à leurs promesses non tenues. C'est fait pour les gens heureux, un printemps, pas pour les âmes hivernales : à celles-là, la douceur retrouvée de l'air n'est que blessure.

Non, je dois me tromper, il y a eu une époque où j'aimais les premiers chants d'oiseaux, où je m'émerveillais devant les fleurs naissantes, où le bonheur pouvait se résumer à la contemplation d'un ciel de mai. Mais c'était il y a bien longtemps sans doute, si longtemps que j'ai l'impression que ces années n'ont jamais existé, qu'elles se languissent maintenant sur une autre rive et que j'ai toujours attendu l'hiver et ses courtes journées comme un répit dans l'interminable érosion.

Mais aujourd'hui, je franchirai la porte. Il est mort, ces trois mots m'emplissent d'une joie sauvage, peut-être même indécente, mais cela m'est

égal, il est mort. Je respire. Enfin.

Nul ne peut savoir le courage qu'il faut quelquefois, s'il ne l'a un jour vécu, pour introduire une clé dans une serrure. Je m'attendais à ce que la porte résiste, me faisant ainsi comprendre que je n'ai plus rien à faire ici, mais elle cède sans la moindre difficulté sous ma main tremblante.

Des grains de poussière paressent dans la lumière faiblissante de cette fin d'après-midi, célébrant de leur présence le départ du maître des lieux. Le hall d'entrée n'a guère changé, à l'exception de la couleur du papier-peint ; quelques lithographies aux murs, soigneusement agencées, une grande peinture qui accroche le regard et qui me fait une nouvelle fois frissonner.

Une scène de chasse à courre, le cerf au centre du tableau, encerclé par la meute avant la curée. Tant de solitude et de terreur dans ce regard que je n'ai jamais pu le soutenir, tout comme on a parfois du mal à faire face à son reflet dans le miroir les matins de solitude.

Je n'ai jamais vu la grande photo qui trône maintenant sur le meuble du fond, j'étais déjà sortie de leur vie lorsqu'elle a été prise. Il pose aux côtés d'Anne-Sophie le jour de son mariage, élégant, fier, assuré, parfait dans son rôle de père. Leur ressemblance est plus flagrante que jamais, une même blondeur, deux regards bleus qui fixent l'objectif avec une similarité tellement saisissante que le jeune marié en passe au second plan.

Je ne pourrais dire, en cet instant précis, si c'est le tableau de chasse ou le portrait nuptial qui est le plus glaçant.

Je sais en tout cas que l'un de mes premiers gestes sera de les faire disparaître.

“I just really need it to be a love story. You know ? I really, really need it to be that. <...> Because if it isn’t a love story, then what is it ?”

Kate Elizabeth Russell, My Dark Vanessa

L'instant zéro

1990

— Et je terminerai par ce concept –terrifiant, épouvantable, inhumain– qu'évoquera Hannah Arendt lors du procès d'Adolf Eichmann. La banalité du mal.

Richard Hesse détache chaque syllabe pour davantage d'effet et ses yeux balaient l'assemblée pour s'assurer de son attention, m'effleurant au passage.

— Oui, la banalité du mal, mesdames et messieurs. Car le mal n'a rien d'extraordinaire, au contraire, c'est précisément dans le quotidien, l'ordinaire, que vous le trouverez. Lorsqu'elle se rend à Jérusalem, Hannah Arendt s'attend à voir un monstre. À juste titre : les actes abominables d'Eichmann ont contribué à l'une des plus grandes tragédies du vingtième siècle. Et que voit-elle dans le box des accusés ? Un homme brillant, épouvantable, fascinant peut-être ? Rien de tout cela. Un petit fonctionnaire, médiocre, commun, insignifiant.

C'est précisément cette notion qui sert de fil conducteur dans *Anatomie du mal* : la banalité de ces monstres ordinaires qui ont, à un moment ou l'autre, incarné le mal absolu. Pour le plus grand malheur de celles et ceux qui ont croisé leur route.

Quelques secondes d'un silence un peu théâtral, suivi d'une formule de remerciement et d'une salve d'applaudissements. Mon professeur de littérature contemporaine m'adresse un sourire complice : les nombreuses heures consacrées à l'organisation n'ont pas été vaines, l'orateur a été brillant et la conférence, une réussite.

Tandis que je circule parmi les auditeurs pour servir boissons et amuse-gueule, je ne peux m'empêcher de regarder discrètement Richard Hesse, maintenant installé à une table pour la séance de dédicaces. Une longue file s'est formée devant lui mais il ne semble pas s'en irriter, signant les livres qui lui sont présentés, souriant à ses interlocuteurs.

La soirée touche à sa fin et il ne reste plus qu'une dizaine de personnes dans la salle lorsque monsieur Gilson m'interpelle.

— Venez là, ma petite Constance, il est temps que vous rencontriez notre invité.

Quelques pas seulement me séparent d’eux et je les rejoins, soudain intimidée, un peu malhabile sur les hauts talons que je porte pour l’occasion.

— Richard, laissez-moi vous présenter l’une de mes étudiantes les plus prometteuses. Mademoiselle Keller.

Il pose une main paternelle sur mon épaule.

— Je ne sais pas ce que j’aurais fait sans elle, elle m’a beaucoup aidé pour l’organisation et n’a pas ménagé sa peine. Je vous laisse faire connaissance.

Les yeux de Richard Hesse me sourient par-dessus son verre de champagne, déjà à moitié vide.

— Enchanté, mademoiselle Keller.

L’instant zéro d’une existence.

Pour les uns, l’arrivée physique au monde, tout simplement : l’amont d’une trajectoire lisse et prévisible, dessinée par les aléas de la naissance.

Pour d’autres, le point de rupture d’une vie, celui à partir duquel rien ne sera plus pareil, sans que l’on en soit conscient au moment où il se produit. La violence d’un accident de voiture, la brutalité d’un décès inopiné, la douceur trompeuse d’une rencontre.

Lorsque des années plus tard, dans une tentative pour comprendre le dérapage de mon existence, je chercherai cet instant zéro, je reverrai cette salle de conférences, un soir de printemps, la fascination avec laquelle je l’ai écouté et l’instant où je me suis retrouvée face à lui.

Je réentendrai sa voix grave, me proposant de me déposer chez moi car *les rues ne sont pas sûres à cette heure pour une jeune fille seule*. Je me souviendrai jusqu’à la nausée de l’odeur du cuir de la Mercedes et je me demanderai si c’était Chopin ou Mahler qui envoûtait l’habitable ce soir-là.